

De cet activisme passé, le livre est un témoignage. Il est aussi une interpellation. Certes, la prison s'est profondément réformée en quarante ans, mais les revendications portant sur l'indignité des conditions de vie, la reconnaissance des droits des personnes détenues, en tant qu'individus mais aussi collectivement, sont loin d'être obsolètes. Le combat passé conserve sa pertinence ; il doit retrouver aujourd'hui une dimension politique et éthique, en termes de choix de société.

Stéphanie Calvo,
groupe de travail LDH
«Prisons -privations de liberté»

Jaurès, 1859-1914

Vincent Duclert
Autrement, septembre 2013
285 pages, 21€

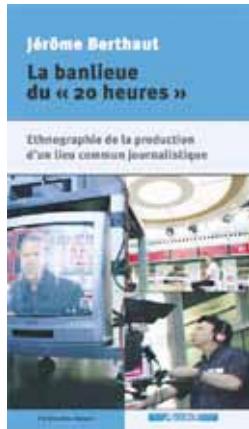
Assassiné le 31 juillet 1914 à la veille de la Première Guerre mondiale dont il a tenté jusqu'au bout d'empêcher le déclenchement, Jaurès a marqué ses contemporains comme les générations suivantes d'une empreinte sans équivalent. S'il n'a exercé aucun pouvoir gouvernemental, il a incarné une forme exceptionnelle d'engagement en faveur de la justice sociale et de la morale en politique. Le livre de Vincent Duclert s'attache non seulement à reconstituer l'histoire de l'homme, mais aussi à mesurer les traces importantes de son legs dans ces domaines. Il se place dans le prolongement du travail de Madeleine Rebérioux qui, dans les années 1950, encore jeune enseignante communiste, mais non orthodoxe, confrontée aux égarements de la gauche française d'alors, décida de se plonger éperdument, en historienne, dans l'étude de Jaurès et créa en 1959, avec Ernest Labrousse, la Société d'études jaurésiennes. Le livre souligne à juste titre l'importance et la permanence des images de Jaurès,

à commencer par les photographies du grand rassemblement du Pré-Saint-Gervais du 25 mai 1913, dans la postérité de son action. Et aussi le rôle de la LDH dans la mémoire de sa pensée complexe, depuis l'allocution de son président, Ferdinand Buisson, lors de ses obsèques le 4 août 1914, jusqu'à celle de son président Victor Basch lors de sa panthéonisation en novembre 1924, violemment attaquée par l'Action française et aussi par *L'Humanité* de l'époque, qui n'a pas hésité à la dénoncer comme un «deuxième assassinat». Sur le Café du croissant où il a été tué, témoigne encore aujourd'hui la plaque de marbre apposée par la LDH le 31 juillet 1923, lors du rassemblement pour préparer ce dernier événement.

Vincent Duclert rappelle que M. Rebérioux, après avoir publié en 1959, aux Editions sociales, un ouvrage de textes choisis de Jaurès, *Contre la guerre et la politique coloniale*, lui a consacré en 1994 un grand livre au petit format (col. «Découvertes» de Gallimard), *Jaurès, la parole et l'acte*, tout en conduisant l'important travail collectif d'édition de ses œuvres choisies aux éditions Fayard, que poursuit aujourd'hui Gilles Candar et dont le septième volume vient de paraître.

L'ouvrage montre bien que Jaurès s'est attaché, dans ses livres, dans ses discours comme dans ses articles, à donner corps à l'idée de «démocratie républicaine». Républicain devenu socialiste, il est non seulement un modèle d'homme de gauche, intellectuel et militant socialiste, mais une référence et un exemple en matière d'engagement politique. Il ne cesse de faire réfléchir non seulement aux grands enjeux de la gauche et de sa morale, mais aussi à ceux de la République, de la nation et de l'humanité.

Gilles Manceron



La Banlieue du «20 heures»

Jérôme Berthaut
Agone, octobre 2013
430 pages, 23€

Si nous ne manquons pas, depuis quelques années, d'une littérature développant une analyse critique générale de la télévision, de ses productions, de ses acteurs, faisant quelquefois côtoyer le meilleur et, disons, le moins bon, la lecture de cet ouvrage ouvre une porte originale sur ce médium.

Originale, car elle se centre sur le rapport entre deux objets souvent considérés séparément, tendant à devenir le quotidien et le passage obligé de la consommation télévisuelle prise dans une «fait-divertissement» constante de l'information : la «banlieue» et le «20 heures». Singulière également quant à son approche, et son sous-titre «Ethnographie de la production d'un lieu commun journalistique» annonce la couleur. Il s'agit là de se décentrer d'une analyse surplombante d'un produit médiatique achevé, comme cela est souvent le cas, et s'attacher à un éclairage sur les conditions matérielles de réalisation, sur les «manières de faire» et la «raison pratique» qui guident les acteurs/agents de ce produit que constitue la séquence «banlieue», récurrente à certaines périodes, du journal télévisé (en l'occurrence celui de France 2).

L'éthnographe, observateur/participant au titre de stagiaire à la rédaction du journal, observe et relate la prédilection progressive de la dynamique concurrentielle à l'œuvre au cœur même du service public d'information, qui amène ses acteurs à devoir toujours «aller vite», «donner à voir» et «être le premier». Ils sont alors confrontés à la fois à une «banlieue» qui leur est souvent étrangère, et considérée à tort ou à raison comme hostile, et à la commande pressante d'une hiérarchie sou-



cieuse d'audience, et produisant/induisant elle-même les stéréotypes qu'ils intègrent progressivement et donnent finalement à voir dans leurs reportages.

L'auteur s'attache ainsi à décrire et à déconstruire ce processus dans le cadre du fonctionnement de la rédaction du journal sous différentes facettes, au travers de monographies et d'exemples concrets : évolution de l'organisation du journal et de ses rubriques, rapports entre les services et jeux de hiérarchisation et de pouvoirs entre les différents acteurs, étude des ressorts animant la conférence de rédaction, stratégies personnelles de carrière. Il nous amène également « sur le terrain », en nous décrivant les rapports entre les journalistes et leurs interlocuteurs multiples que sont élus, associatifs, informateurs, « fixeurs »... et habitants, mais aussi les choix techniques d'interview et de mise en forme des images renforçant une construction de stéréotypes, et s'achevant par le contrôle final de la hiérarchie à l'étape du montage final.

Comment ne pas céder à un tel processus d'enrôlement des volontés et de création de l'opinion ? Evoquant au passage des figures de professionnels résistant au prix de leur carrière, le livre s'achève sur une critique des seules approches du champ médiatique par la seule clé de l'idéologie, qui ne rendent comptent en rien des processus à l'œuvre chez les acteurs.

Au-delà d'une forme quelque peu ardue, propre à son origine universitaire, cet ouvrage passionnant s'avère être d'un apport précieux pour des lecteurs désireux de prendre une distance critique et accéder ainsi à une meilleure compréhension d'une forme télévisuelle jouant un rôle majeur dans la construction du sens commun et de l'opinion de nos contemporains.

Jean-François Mignard

L'Escale

Réalisation : Kaveh Bakhtiari

Documentaire France,

Suisse, 2013

Durée : 100'

Production :

Louise productions et Kaleo films

Distribution : Epicentre Films

Sélectionné à Cannes pour la Quinzaine des réalisateurs 2013

Athènes n'est pas l'escale de touristes en transit pour les migrants iraniens. L'escale est le lieu où ils ont échoué, victimes de passeurs escrocs à qui ils avaient payé un aller simple pour d'autres villes européennes, bien plus « accueillantes » dans leur imagination. Ils sont des survivants de traversées pleines de dangers et ont vu des compagnons d'infortune se noyer ou disparaître. A Athènes, ils s'entassent dans le modeste appartement d'Amir, immigré iranien arrivé depuis trois ans et ayant, lui, une autorisation de séjour. Cette ancienne buanderie est devenue un lieu de transit pour ces migrants qui, comme lui, ont fait le choix de quitter l'Iran. Ils se croyaient au bout de leurs peines mais ils devront à nouveau prendre des risques démesurés : trouver un nouveau passeur à qui ils confieront peut-être leur destin, tenter d'acheter un passeport européen – encore faut-il une vague ressemblance avec la photo ou les caractères du possesseur : changer de coiffure, porter des lentilles pour avoir les yeux bleus, et même apprendre l'espagnol pour le malchanceux qui a acheté un passeport espagnol !

L'ambiance est chaleureuse, parfois, pour quelques instants, joyeuse, parfois dramatique. Chaque geste quotidien présente un risque et l'angoisse est toujours présente : quand on attend un absent ou des nouvelles de l'ado parti rejoindre ses parents en Norvège, quand la voix de l'un d'eux s'étrangle lorsqu'il téléphone à ses parents, quand



on suit la grève de la faim de l'un d'eux qui, pour donner plus de force à son geste, s'est cousu les lèvres, quand on apprend que l'un d'eux, qui, de guerre lasse, avait décidé de rentrer en Iran, a trouvé la mort lors d'une banale agression.

Kaveh Bakhtiari (né à Téhéran, arrivé en Suisse à 9 ans) s'est immergé dans l'univers de ces clandestins parce que, lors d'un séjour à Athènes pour présenter un de ses films, il a appris que son cousin ayant fui l'Iran était emprisonné pour immigration illégale. Il l'a retrouvé à sa sortie de prison et a passé près d'un an avec lui et les autres clandestins, chez Amir. Cette immersion donne toute sa force à ce documentaire tourné dans la clandestinité, et qui nous fait saisir la précarité, le courage et la révolte de ces étrangers que l'Europe s'acharne à rejeter.

Dans ces temps où l'on décompte régulièrement les migrants noyés en Méditerranée, ce film nous montre une fois encore l'absurdité des politiques d'asile et d'immigration européennes.

Maryse Artiguelong, membre du Comité central de la LDH

Mandela, un long chemin vers la liberté

Réalisateur: Justin Chadwick

Film couleur, 2013

Royaume-Uni, Afrique du Sud

Producteurs : Anant Singh et David M. Thompson

Distribution : Pathé



La Ligue des droits de l'Homme soutient le film de Justin Chadwick *Mandela, un long chemin vers la liberté*.

Il fallait un certain courage ou un grain de folie pour prétendre retracer, en un peu plus de deux heures, quatre-vingts ans du parcours exceptionnel de Nelson Mandela. Justin Chadwick l'a fait ! Justin Chadwick retrace cet extraordinaire parcours qui va de l'enfance à la campagne, à l'ou-